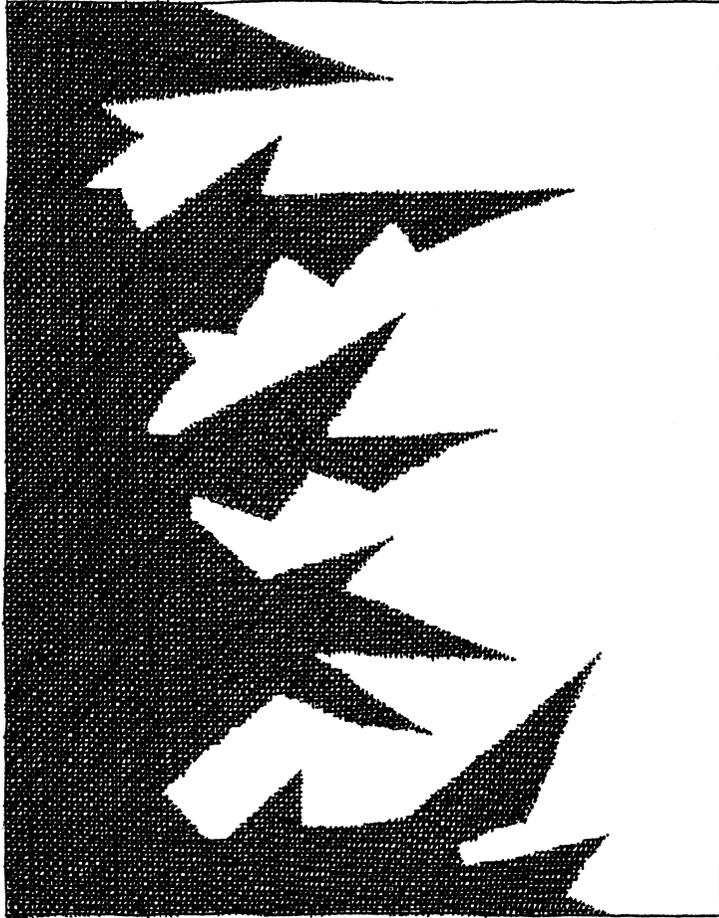


SON CORPS EST ENFOUI dans la neige. La nuit humide est peuplée de bruits étranges. Une rumeur de fond de mer. Il ne bouge pas. Quelque chose grésille près de son oreille et dans sa tête douloureuse où se fige une vague immense, dure comme la neige gelée, froide comme son corps échoué sur le trottoir, à côté des autres, dans le silence de la ville.

Il se souvient de cette histoire à propos des sous-marins, entendue il ne sait plus où. Lorsqu'un sous-marin passe au large, les grognements des profondeurs s'estompent comme derrière un écran. Seule une « oreille d'or »



perçoit le changement presque imperceptible et le danger qu'il annonce. Il aurait aimé être « oreille d'or » sur un navire, passer des heures et des heures à écouter le ventre marin palpiter de toutes ces vies mystérieuses.

Il se sent couler, lentement.

Quel âge a-t-il ? A-t-il cinq ans comme le jour où il neigeait aussi, des années plus tôt ? Ce jour-là, un chant envahissait la ville telle une peste foudroyante, les faisant fuir son père et lui. Ils couraient en se tenant par la main dans les rues familières. Il faisait froid, c'était aussi en décembre. La horde fasciste déferlait dans Ferrare, costumes sombres et bonnets noirs. Les pompons voletaient, les bottes claquaient sur le sol et ces hommes bousculaient tout sur leur passage ainsi que des gosses mal élevés, braillant, tapant ici et là, comme des garnements, pas davantage. Mais c'était bien davantage, et qui le savait, qui ?

Il avait glissé dans la neige. Il n'y avait qu'eux dans la rue, son père et lui. Les autres arrivaient derrière. On entendait des coups donnés dans les portes, des vitres brisées qui crissaient sous les bottes, mais personne

n'osait mettre le nez dehors. La main solide de son père était venue à son secours, il l'avait soulevé. Blotti contre sa poitrine, il sautait dans ses bras au rythme de la course et entendait les insultes qu'il proférait à voix basse en soufflant un vent tiède sur son cou. *Tùpin ! Rats !*

Son père, lui, savait. Derrière eux, les hommes en noir hurlaient *Battaglioni del Duce !*

Ils avaient couru ainsi pendant des minutes interminables, passant d'une rue à l'autre, bifurquant pour tenter de fausser compagnie à l'escorte qu'ils ne parvenaient pas à semer, jusqu'à la cathédrale où résonnaient d'autres chants, d'un office religieux. Ils étaient entrés alors même que son père ne mettait jamais les pieds dans les églises, fréquentant plutôt ceux du Borgo San Luca, des « Rouges ».

Ils s'étaient mis dans l'ombre, près de la porte. Lui, avec ses yeux d'enfant, fixait les bougies qui tremblaient et annonçaient Noël, un drôle de Noël. Il entendait son père grommeler des menaces que les chants religieux couvraient, des chants légers dont les paroles énigmatiques pour lui accentuaient la fureur de son père. Dehors,

les slogans s'élevaient à nouveau, les bottes raclaient le pavé. Les voix reprenaient en chœur *Battaglioni del Duce !* Pourquoi le diable que sa mère lui avait montré un jour sur les murs de l'abbatiale, à Pomposa, ne les entraînait-il pas en enfer ? Se cachait-il dans cette église pour savourer le spectacle, les uns s'abandonnant à des prières innocentes dont la ferveur s'évanouissait sous la voûte en pierre, les autres vociférant leur haine sur la place ?



De retour à la maison, la mère les attendait avec un gâteau de châtaignes. Elle en faisait souvent avant Noël et elle invitait les voisins, les Caselli, des amis sûrs qui honnissaient les fascistes depuis la première heure, depuis les premières expéditions punitives des squadristes dans la campagne, qu'on se racontait encore et encore parce qu'il y en avait sans cesse de nouvelles. Parfois, on n'en parlait que bien après, par peur, parce qu'il valait mieux se méfier de tout et de tout le monde. C'était toujours de terribles histoires, des histoires de souffrance, de mort et de sang, des histoires qui entraient dans la tête des enfants en